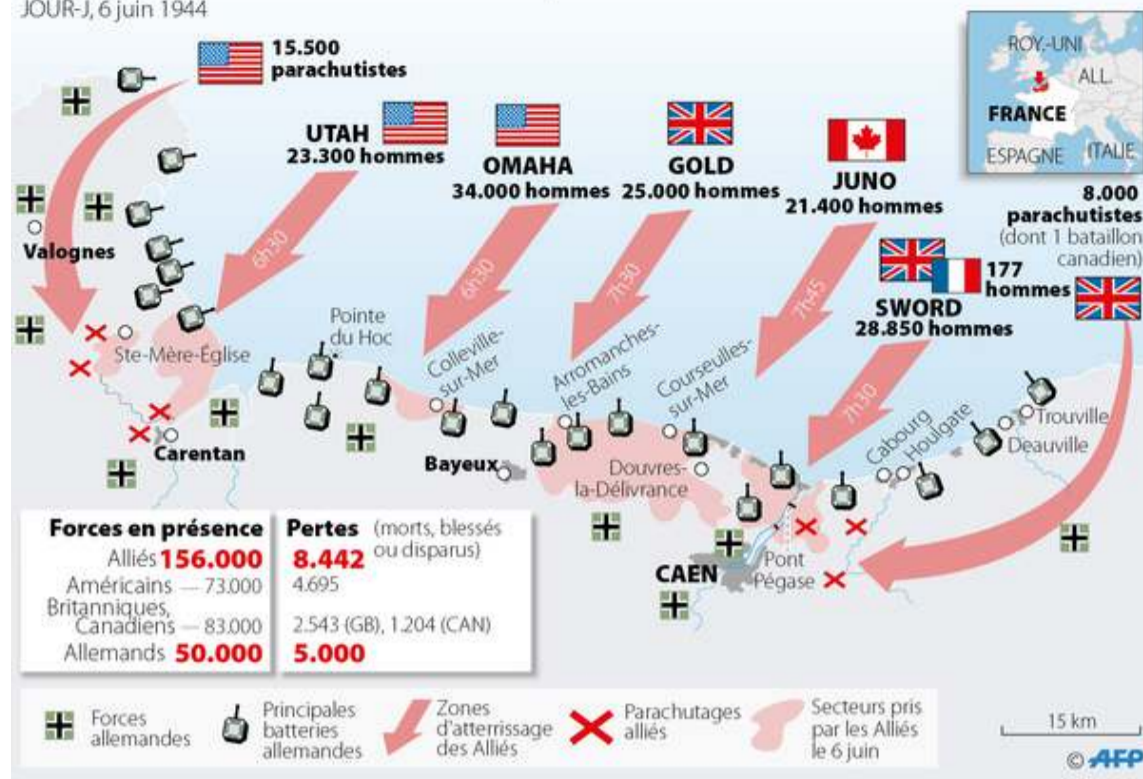


Les fantassins sautent de leur LCA (Landing Craft Assault) et se précipitent à découvert vers la plage... Dix mille d'entre eux seront touchés. © DR.



80^e anniversaire du débarquement de Normandie

JOUR-J, 6 juin 1944



Les « ders des ders » 48 centenaires américains en Normandie

REPORTAGE

M.P.
ENVOYÉ SPÉCIAL À ATLANTA (ÉTATS-UNIS)

Vol 9994 pour la Normandie, dernier appel. Dimanche 2 juin, à 21 h 30, le sas de l'embarquement se referme sur les retardataires, porte F12, à l'aéroport d'Atlanta. Une fois n'est pas coutume, les trainards sont pardonnés : ils sont centenaires, en fauteuil roulant, pour aller plus vite, dans les coursives interminables de l'aérogare internationale, et d'une bonne humeur contagieuse. Quarante-huit d'entre eux au total décolleront bientôt pour Deauville. « Destination, memory lane ! », s'amuse un jeune employé de l'aéroport en dreadlocks, fasciné comme ses pairs par l'incroyable scène à laquelle ils viennent d'assister. Pour la troisième année consécutive, la compagnie aérienne Delta Airlines, en partenariat avec l'association caritative Best Defense Foundation et Michelin USA, s'est piquée de transporter le maximum de vétérans, avec leurs accompagnateurs et un confort optimal.

De l'avis général, l'origine de cette initiative émane de Virginie Durr, cadre supérieure française chez Delta, qui réside depuis 1988 aux États-Unis. « En 2021, j'ai découvert le documentaire *The Girl Who Wore Freedom* (La petite fille et la liberté) », explique cette native de Caen âgée de 56 ans. Ce fut une révélation. Avec des trésors de patience et de persuasion, et après bien des péripéties, Delta Airlines entérine ce rêve fou, marqué du slogan de la Best Defense Foundation et de son président, l'ancien joueur de football américain Donnie Edwards : « Prendre soin de ceux qui ont pris soin de nous. » Michelin USA est également contacté par Virginie Durr, qui connaît un de ses cadres, David Chapman, ancien attaché militaire américain à Paris, fin connaisseur des champs de bataille du dernier conflit mondial. Avec ces soutiens providentiels et enthousiastes, il s'agit de rattraper le temps perdu : « J'avais perdu tellement de vétérans que je connaissais personnellement pendant le covid qu'il fallait vraiment faire quelque chose »,

Je suis allée voir Bob Somers, mon supérieur hiérarchique, et nous avons parlé d'aller en Normandie ensemble. Je lui ai dit : « D'accord, mais si on y retourne, on emmène les vétérans ! »

Virginie Durr
Cadre supérieure chez Delta

”

L'accueil des vétérans, lundi 3 juin, à l'aéroport de Deauville en provenance d'Atlanta pour commémorer le 80^e anniversaire du débarquement de 1944, en présence de la Première dame française, Brigitte Macron. © REUTERS.



précise Virginie Durr. « Je suis allée voir Bob Somers, mon supérieur hiérarchique, et nous avons parlé d'aller en Normandie ensemble. Je lui ai dit : « D'accord, mais si on y retourne, on emmène les vétérans ! » »

La logistique fut une gageure

Un regard alentour permet de s'attarder sur les visages enjoués des heureux voyageurs : il y a Andy Negra, l'artilleur de Utah Beach ; Joe Peterburs, le pilote de chasse aux belles bacchantes ; André Chappaz, un *Seabee* (génie naval) aux origines françaises ; Fred Nungesser, mitrailleur et lointain cousin du célèbre pilote de chasse français éponyme de la Première Guerre mondiale ; Hibby Margold, fantassin entré le premier dans le camp de concentration de Dachau ; Gideon Kantor, chauffeur de poids-lourd, Autrichien d'origine et polyglotte ; George Mullins, parachutiste de la 101^e Airborne arborant fièrement ses « ailes » sur le poitrail.

Personne, dans l'aérogare d'Atlanta, n'est dupe : pour tous ces gaillards, c'est bien sûr la dernière fois qu'un tel voyage peut se tenter. Mais rien n'a été laissé au hasard. Aucune somme n'est évoquée, mais le total de l'opération « se chiffre en millions de dollars », selon un des organisateurs, prudent. La logistique fut une gageure. Paris était jugé trop loin pour acheminer des centenaires éreintés par un vol transatlantique. Pourquoi ne pas se poser directement en Normandie ? Caen-Carpique ne dispose pas d'une piste d'atterrissage assez longue pour un Boeing 767, mais Cherbourg et Deauville « passent » tout juste. La seconde ville est choisie. L'accueil, en présence de la Première dame française, Brigitte Macron, lundi 3 juin, y a été mémorable.

Restait à aller chercher les protagonistes partout où ils résident, aux quatre coins des États-Unis. Une nouvelle gageure, relevée sans ciller : quand ils ne peuvent pas rallier un aéroport près de chez eux, c'est un jet privé qui, dans une poignée de cas dont celui de « Papa » Jake (lire par ailleurs) près de Sacramento (Californie du nord), ira à eux, grâce aux partenariats locaux de Delta

Airlines. Pendant six mois, les vétérans ont été préparés pour ce périple, qui durera dix jours. Une éternité, au vu des nombreuses festivités, des sollicitations prévisibles, des réceptions, interviews, visites scolaires et repas tardifs. Les participants devaient afficher une bonne santé générale, et être valides au point de pouvoir marcher. Treize médecins et infirmières leur ont été assignés, qui veillent à leur bonne santé tout au long du périple. « Si la fatigue les gagne, ils resteront à l'hôtel et s'épargneront certains déplacements trop éprouvants », explique Joan, une des *nurses* aux petits soins pour ses patients. Plusieurs insistent pour retourner au cimetière américain de Colleville-sur-Mer, se recueillir sur la tombe de leurs amis tombés durant l'été 1944. Un passage obligatoire, comme Omaha Beach, tel un dernier salut fraternel avant la grande traversée, si proche désormais.

Une infime « Band of Brothers »

Les « ders des ders » sont presque tous centenaires, et ils savent leur temps compté. Des 16,4 millions d'hommes et femmes mobilisés entre 1941 et 1945 sous la bannière de l'Oncle Sam, ils n'étaient plus que 119.550 en septembre 2023, d'après un recensement du Veterans Affairs (VA, ministère des Anciens combattants), soit 1 % du total. D'ici quelques mois, ils ne seront plus qu'une infime *Band of Brothers*. Ce qui n'empêche pas les blagues potaches, les poignées de main appuyées, les clin d'œil complices et même quelques déhanchements timides lorsque la fanfare du lycée Dutchtown de Hampton, Géorgie, les escorte en poussant sur les décibels jusqu'en salle d'embarquement, avec ses *cheerleaders* (majorettes), cymbales et grosses caisses. « Mais ils sont formidables, ces jeunes ! », sourit Anna Mae Krier, pimpante « Rosie the Riveter » (ouvrière dans « l'arsenal de la démocratie ») de 98 ans, vêtue d'une seyante robe étoilée.

Barbe blanche finement taillée, volubile à souhait, Bill Becker était mitrailleur dorsal sur quadrimoteur B-24, au sein de l'escadrille de bombardement 492, surnommée *Carpetbaggers* (les parachutés), en charge des missions secrètes pour l'OSS (ancêtre de la CIA) au-dessus de l'Europe occupée. « Notre escadrille larguait du matériel et des hommes de nuit sur la France, la Belgique, la Norvège, le Danemark », confie le vétéran au caractère bien trempé. « Nous ne regardions jamais derrière nous dans la carlingue. Ceux qui montaient avant de sauter dans la nuit, espions, saboteurs, radios pour les maquis, nous les appelions tous « Joe ». Mais le 6 juin, et les jours qui suivirent, ce sont des tracts que nous avons lancés sur les villes de la côte. Certains étaient en allemand. Ils disaient : « Déposez les armes, et nous vous garantissons un sauf-conduit. » D'autres étaient en français. « Ceux-là disaient : nous arrivons. » »

anceux du monde

sortis de l'eau qu'un colonel a débarqué du diable vauvert et nous a dit, à nous les survivants, de ne pas dire un mot de cette histoire sous peine d'être traduits en cour martiale. Le secret a duré quarante ans. Je n'ai même pas pu le confier à ma famille ! »

Le 6 juin 1944, il est dans la seconde vague à Omaha Beach, avec la 1^{re} division d'infanterie, dite *Big Red One*. L'enfer sur terre, après celui sur mer. Les rafales déciment les rangs avant même d'avoir évacué les frères esquifs. Premier entré, Jake est un des derniers sortis. Sauvé. Lorsque les hommes devant lui sautent sur des mines en investissant la plage, il se colle dans les pas de ceux qui survivent. Sauvé encore. Il atteint un remblai et décide de s'y fixer. « Je sors mes cigarettes de leur poche étanche. Flûte, mes allumettes sont mouillées. J'en demande au gars blotti à un mètre de moi. Pas de réponse. Je le secoue, et il y a un casque, mais pas de tête dedans. Je remercie tous les jours l'esprit de ce type qui m'a sorti de ma léthargie et poussé à décampé de là. J'ai foncé. Ils devaient être en train de recharger la mitrailleuse parce que j'ai couru et ils ne m'ont pas eu, et c'est comme ça que j'ai atteint le pied de la falaise. »

« Papa » Jake combattra encore devant Saint-Lô, dans la poche de Falaise, pour la libération de Paris, au Luxembourg et dans les Ardennes. Il sera finalement démobilisé le 13 avril 1945, ayant passé l'essentiel de « sa » guerre en privation de sommeil. La fortune sourit-elle aussi aux insomniaques ? Le titre de ses mémoires, publiées en 2021, résume son état d'esprit : *The Luckiest Man in the World*. L'homme le plus chanceux du monde.

ABONNÉS



Aux États-Unis, un engouement croissant pour le tourisme de mémoire

Un article à lire sur le site lesoir.be